

Paquerette Villeneuve, André Duhaime et André Girard

Normand Cazelais

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2007). Compte rendu de [Paquerette Villeneuve, André Duhaime et André Girard]. *Lettres québécoises*, (126), 28–29.



Paquerette Villeneuve, *Carnets de vagabondage*, Montréal, Leméac, coll. « Vies et mémoires », 2006, 222 p., 23,95 \$.



Key West, le dramaturge Michel Tremblay dont elle est, à l'évidence, l'une des proches. Elle décrit le décor, l'atmosphère, la vie qui coule, mais surtout ses réactions au contact de ces créateurs. À Cuba qui était « resté dans [sa] tête une abstraction », elle voyage avec des amis mais surtout avec elle-même.

De La Tuque à Cuba...

Je n'ai jamais rencontré Paquerette Villeneuve. Pourtant, nos chemins auraient dû se croiser.

Déjà, en 1970, nos signatures se côtoyaient dans le magazine *Perspectives*. J'ai lu parfois ses textes dans *Châtelaine*, *Vie des Arts* ou ailleurs. Son dernier livre, *Carnets de vagabondage*, m'a appris qu'elle a séjourné à plusieurs reprises à l'extérieur du Québec. Qu'elle aussi est une voyageuse.

Les vagabondages relatés ici se sont faits à La Tuque, à Cuba, à Matlacha et à Key West, en Floride. Ils datent de décembre 2000 à décembre 2001. Ces impressions livrées à notre pâture se veulent un journal « circonstanciel » plus qu'intime.

Mais il ne faudrait pas prendre ces textes, répartis en quatre chapitres précédés d'un court avant-propos et d'un « petit aparté analytique », pour un récit de voyage. Il s'agit plutôt d'une réflexion sur la création, plus particulièrement sur l'acte d'écrire. Voyez ce premier extrait : « Écriture : le fait essentiel est que la pensée est beaucoup plus rapide que la main. Cette dernière est l'outil à former pour capter sur le vif ce qui défile dans la tête. [...] Un bout de napperon et un bic suffisent à l'écrivain : ce n'est pas cher payer les joies de la création. »

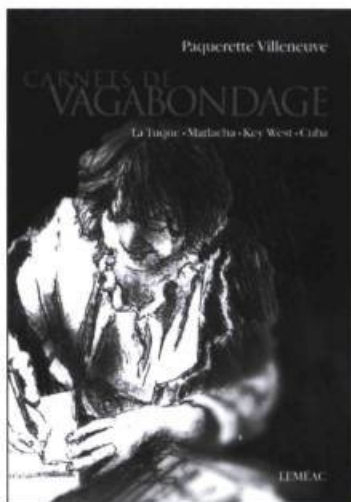
Et cet autre : « Dans l'écriture, le hic est que même si on n'en éprouve pas à la relecture de satisfaction, on sait qu'il sera difficile de jeter le résultat au panier. Pour moi tout au moins qui ai une relation presque d'ordre magique, divinatoire, *vaudou* [le souligné est de l'auteure] avec l'écrit, visitée par l'inspiration au sens le plus *visite* [*idem*] du terme. »

Alors, le voyage ? Une occasion, un catalyseur, je dirais. Un champ d'exploration : « Me trouver un visage qui correspondrait à ce que je suis en profondeur. » Mission accomplie, semble-t-il :

La jonction entre sensibilité et expression s'est opérée dans le mystère des voyages pendant lesquels j'ai fait, plus indispensable qu'aucun d'eux, le tour de moi-même. Ai trouvé enfin la clé qui me libère de l'attente. [...] Mélange de moi et de tous, de moi et de tout, sujet si gratifiant de l'écriture. [...] L'harmonie...

À La Tuque, Paquerette Villeneuve va rejoindre en train un oncle, un parcours qu'elle n'a pas fait depuis une cinquantaine d'années. Au passage, elle capte des images, couche sur papier des notes. Elle « retrouve des souvenirs » tout en décrivant ce qu'elle voit ou même devine, attentive à l'instant. Pour elle, le voyage est une « promesse ».

En Floride à deux reprises, elle côtoie le quotidien de deux artistes : à Matlacha, un peintre, Peter Nicholson dont la personnalité la fascine et l'égare tout à la fois ; à



Ainsi se présente-t-elle à nous, cette femme de gauche, « idéaliste romantique » qui ne répugne pas à fumer le cigare, qui aime la sexualité et le sommeil. Au fil des pages, quoiqu'elle s'en défende, elle se livre avec une spontanéité — pardonnez le paradoxe — passablement contrôlée. Au fil des sensations et des rencontres, elle réfléchit sur le monde, les êtres, l'art, l'écriture. Et sur elle-même. Bien qu'elle s'en défende, elle accomplit le tout avec une distance certaine. D'où une sorte de froideur intellectuelle. Et, chez le lecteur et le voyageur que je suis, un certain malaise. Il aurait fallu, pour me toucher vraiment comme le réussissent généralement les écrits de ce genre, une forme plus réelle d'abandon.

☆☆ 1/2

André Duhaime et André Girard, *Marcher le silence (Carnets du Japon)*, Montréal, 2006, Leméac, coll. « ici l'ailleurs », 116 p., 15,95 \$.

Haïbun...

En avant-propos, André Girard souligne que son co-auteur, André Duhaime, lui a proposé, en route pour le Japon, « d'écrire à nous deux un haïbun [le souligné est de l'auteur]. [...] C'est au retour que tout a commencé et je sais maintenant le plaisir d'écrire la partie prose d'un carnet de voyage à la japonaise. »

Bon ! Nous voilà un peu renseignés. Mais encore ? En quatrième de couverture, l'éditeur se fait plus précis : « Le haïbun est une forme de narration de voyage qui appartient à la tradition japonaise, mêlant prose libre et subjective au haïku, forme poétique très codée. La première transmet ce qui est ressenti, la seconde, l'image. »

Nous sommes en territoire très exotique, sur les plans tant géographique que littéraire. *Le Robert* ne donne aucune entrée au terme « haïbun ». L'haïku (ou haïkai) est défini comme suit : « Poème classique japonais de trois vers dont le



ANDRÉ DUHAIME
ANDRÉ GIRARD

Marcher le silence
Carnets du Japon

86 Tailleur LEMÉAC

premier et le troisième sont pentasyllabiques, le deuxième heptasyllabique. »
Donc, dix-sept syllabes en tout.

Terminons par une excursion sur le Web. Le site « Temps libres/Free Times » (www.tempslibres.org) m'a paru le plus complet. Lisons : « Le haïku est une forme de poésie très pratique. Il s'écrit partout, en un instant. Il permet de capturer l'image, la sensation. En tant que tel, il est un merveilleux outil pour prendre des notes en voyage. Servant d'illustration à des commentaires de voyage, il devient haïbun. »

J'avoue n'avoir jamais eu recours à l'une ou l'autre de ces formules. D'autres sites nous apprennent qu'il y a diverses formes de haïkus, dont les haïkus dits modernes, qui n'obéissent pas aux impératifs décrits par le dictionnaire précité. André Duhaime lui-même, qui enseigne le français à Gatineau, est très versé en la matière ; on peut d'ailleurs trouver quelques-uns de ses écrits sur le Web.

Pour faire de nous des gens un tant soit peu renseignés, revenons à « Temps libres » : Matsuo Manefusa (1644-1694), dit Basho (bananier en japonais), est généralement considéré comme l'interprète le plus authentique du génie poétique japonais. Maître incontesté du *baikai-renga*, du « poème en chaîne », qu'il pratiquait assidûment avec ses disciples, il a fait du haïku, poème en dix-sept syllabes, un mode d'expression privilégié. Voici d'ailleurs son dernier haïku :

Malade en chemin
En rêve encore je parcours
La lande desséchée

Marcher le silence (Carnets du Japon) a les dimensions d'un carnet qu'on peut aisément glisser dans une poche ou un sac à main. Sur les pages paires, les textes en prose ; sur les impaires, les poèmes. Face à face, comme des renvois les uns aux autres, ou des contrepoids. L'approche des deux auteurs est immédiate, photographique. Voyons un exemple :

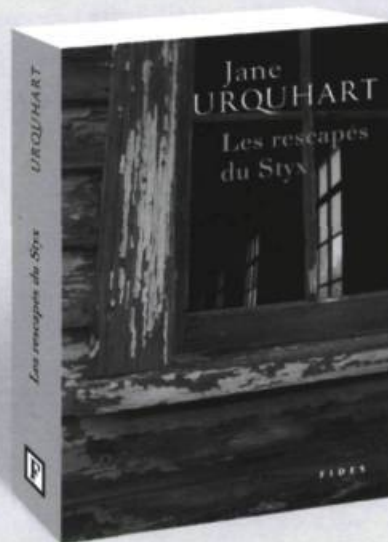
« Cérémonie du thé premier tatami sur votre gauche. Vous imposez votre image le silence s'installe dans le demi-cercle. Votre geste est de l'ordre du sacré nous sommes en état de recevoir. J'admire votre gestuelle la sobre beauté du kimono je vois Murasaki Shikibu. Mille ans après la dame de lettres de l'ère Hedan vous êtes d'un pareil raffinement. [...] Manière Genji je choisis bouchée et bois thé moussé pose bol sur tatami trouve votre regard. Auprès de vous Genji trouvais [sic] sourire. Le pouvoir est dans la feuille de thé.

après la pluie
pour tout horizon
les montagnes

montagnes
le zoom
plus que la foi du photographe
vous déplace

de nuage en nuage
le linge
sur les tiges de bambou
a séché bien lentement »

J'ai lu et relu. Sans guère ressentir d'émotion. Ni avoir été titillé, interpellé. Pourtant, j'ai voyagé au Japon. Mais je dois être encore trop loin de cette culture, de ce pays qui est un continent, un univers. Plus je lis ce genre d'écrits, plus je me dis que, pour les porter à leur zénith, tout auteur doit posséder la maîtrise du vocabulaire de Musset, les secrets des phrases et mots à tiroirs de Gainsbourg et le souffle expressif de Cendrars.



JANE URQUHART
**Les rescapés
du Styx**

Trad. de *A map of Glass*,
par Anne Rabinovitch
480 PAGES • 29,95\$

L'une des plus grandes voix de la littérature
canadienne-anglaise contemporaine
s'exprime dans un récit intime et épique,
salué par la critique :

« Une captivante descrip-
tion du sentiment humain
d'appartenance. »

ALICE MUNRO

« Un roman brillant-
ment tissé qui explore les
mystères des confins de la
mémoire. »

THE INDEPENDANT

« L'atmosphère est berg-
manienne, le ton, souvent
à couper le souffle... Une
merveilleuse réussite. »

THE GAZETTE

« La finesse de l'écriture et
la tranquille intensité des
personnages hypnotisent
dans ce roman élégant et
méditatif... »

PEOPLE

L'édition définitive d'un grand roman populaire

TEXTE ENTIÈREMENT REVU PAR L'AUTEUR

1,6 million
d'exemplaires vendus



F
FIDES

www.editionsfides.com



672 PAGES • 19,95\$